Comme elle, les sachems portaient le rameau de la paix.

Ils n'avaient pour arme que leur couteau à scalper pendu à la ceinture dans son fourreau de cuir brodé ou de bois sculpté.

L'attitude de tout était calme et digne.

Selon toute apparence, les négociations, qui allaient s'entamer étaient d'importance capitale.

Les deux groupes s'arrêtèrent à vingt pas l'un de l'autre.

La reine et le comte se détachèrent d'un commun accord.

Quand ils furent en présence, ils échangèrent un cérémonieux salut.

M. de Lincourt se découvrit et s'inclina profondément, comme s'il se trouvait dans le salon le plus distingué du faubourg Saint Germain.

La reine releva les plis de sa résille qui lui cachaient en partie le visage; elle salua à l'indienne en jetant à ses pieds son rameau d'aulne; puis elle plaça la main droite ouverte sur son front, et la main gauche sur le manche garni de velours rouge d'un élégant tomahawk pendu à sa ceinture.

Un long silence suivit cet échange de politesses.

Le comte en profita pour couvrir d'un regard rapide et curieux celle qui venait à lui si inopinément et non sans motifs sérieux, selon toute apparence.

Il ne put se défendre d'un mouvement de surprise.

Il faillit même, lui dédaigneux et blasé, laisser échapper un cri d'admiration.

La reine était toujours cette femme superbement belle qu'il connaissait.

Mais, particularité étrange! la grâce, le charme complétaient maintenant cette mystérieuse beauté, et la corrigeaient pour ainsi dire dans ce qu'elle avait de trop solennel.

M. de Lincourt cherchait en vain à se rendre compte du changement qu'il voyait, mais qu'il ne comprenait pas.

Les cheveux de la reine, autrefois d'un blanc pur aux reflets d'argent, étaient maintenant du plus beau blond cendré.

"Pourquoi cette coquetterie?" se dit le comte.

Puis se répondant à lui-même:

"C'est en tous cas une heureuse inspiration.

"Elle est adorable ainsi."

Pendant qu'il faisait ces réflexions, la reine gardait un silence embarrassé.

Elle était visiblement émue.

Sa poitrine, se révoltant contre l'oppression qui semblait la comprimer, avait des soulèvements fréquents, inégaux.

Surmontant enfin son indécision, elle parla la première.

— Señor, dit-elle en espagnol, je vous apporte des paroles de réconciliation, de paix et d'amitié.

— Soyez donc la bienvenue, répondit le comte avec un empressement poli.

"Parlez, je vous écoute."

La reine reprit:

— Le Sauveur vous a, malgré ma volonté, fait une guerre injuste.

"Il a émuté mes guerriers.

"Il les a menacés des grandes puissances de la magie: ils ont craint les forces surnaturelles de ses médecines.

"Il a fait briller à leurs yeux l'espérance de chasser les Visages-Pâles de nos territoires de chasse.

"Ils ont cru à ses folles promesses.

"Ils sont allés au combat.

"La volonté du grand Vacondah était contre eux; ils furent trompés dans leur espoir.

"Malgré leur courage, vous les avez vaincus.

"Vous étiez moins nombreux et pourtant vous avez triomphé.

"J'avais prêté à mes guerriers leur défaite: je leur avais dénoncé les artificieuses menées du Sauveur.

"Après avoir méprisé mes avis, ils sont revenus à moi vaincus, repentants et soumis.

"Les sachems réunis m'ont juré fidélité: ils m'obéiront maintenant, eux et les guerriers."

La reine fit ici une légère pause.

Elle attendait peut-être une parole, un geste d'approbation.

Le comte se borna à répondre:

— Continuez.

"Un ami vous écoute."

La reine reprit:

— Une grande lumière s'est faite dans mes esprits.

"Je connais vos projets.

"Je sais que vous vous proposez de conquérir d'immenses richesses, dont Tête-de-Bison et vous connaissez seuls l'existence.

"Je n'ai jamais pensé à vous disputer ces richesses.

"Moi et mes guerriers, nous les dédaignons.

"Il nous faut les grandes forêts et la vaste prairie pour chasser et vivre libres au soleil du Vacondah: nous ne voulons rien de plus.

"Recherchez l'or et les richesses: nous les méprisons!

"Comte, mes paroles sont celles de vingt chefs redoutés qui m'accompagnent.

"Elles les engagent, comme elles me lient.

"Voici la proposition que je vous fais au nom de mes braves guerriers.

"Votre troupe peut encore être inquiétée avant d'arriver à son but.

"Je vous offre mon alliance."

La reine s'arrêta à ces mots, et leva un regard interrogateur sur le comte.

Celui-ci, guidé par un sentiment de prudente réserve, répondit:

— J'accepterais volontiers; mais je doute que mes hommes consentent à voir leurs parts diminuées au profit de vos guerriers.

— Je répète, fit la reine, que mes guerriers sont désintéressés.

"Ils vous prêteront leur appui, et ne vous demanderont en échange que votre amitié.

"De plus, il a été décidé, au grand conseil des sachems, que nous vous céderions la propriété du territoire où vous voulez vous établir."

Et, pour donner plus de valeur à ses généreuses propositions, la reine ajouta:

— Comte de Lincourt, n'oubliez pas que je méprise l'artifice et que le mensonge n'a jamais souillé mes lèvres.

Il n'y avait pas à douter de la bonne foi de la souveraine des Indiens.

Le comte le savait fort bien.

Toutefois il fut quelques instants sans répondre.

Il réfléchissait.

Il comparait dans son esprit les avantages et les inconvénients d'une semblable alliance.

Il se décida enfin.

Et, fixant un clair regard sur la reine, il dit à haute voix, solennellement:

— J'accepte votre alliance!

"Mes guerriers seront les frères de vos guerriers."

En entendant ces paroles, la reine ne put se défendre d'un léger tressaillement.

Le comte le remarqua.

Un vague sourire vint errer sur ses lèvres. Sourire de satisfaction, de triomphe même.

Pensait-il à la reine?

Pensait-il à la femme?

Cependant, sur un signe de leur souveraine les sachems s'étaient approchés.

Les hommes qui formaient l'escorte du comte s'avancèrent également.

Alors commença, dans un profond silence la cérémonie de l'alliance.

D'abord la reine tira d'une gaine de cuir ouvragé un couteau à scalper, au manche d'ivoire incrusté d'or, et elle le présenta au comte.

Celui-ci donna en échange un élégant poignard italien qu'il détacha de sa ceinture.

Cette première partie du cérémonial accomplie, les sachems et les gens du comte échangèrent à leur tour couteaux et poignards, puis les Peaux-Rouges entonnèrent une sorte de chant bizarre, en brandissant les couteaux qu'ils tenaient de leurs nouveaux alliés.

Quand ils eurent terminé, l'escorte du comte leur répondit par trois bruyantes acclamations.

En ce moment, le comte fit un signe à John Burgh.

Celui-ci jeta un long cri d'appel dans la direction du camp.

Les sachems demeurèrent étonnés.

La reine adressa du regard une muette interrogation à M. de Lincourt.

Il sourit et se rapprocha d'elle.

— Vous ne m'avez pas parlé de votre frère l'Aigle-Bleu? lui demanda-t-il.

À ces paroles, le visage de la reine prit une singulière expression de tristesse et de pitié.

— Mon frère, dit-elle, a dédaigné mes sages conseils: il a méprisé les oracles, il a étouffé le feu du sacrifice sous le poids de son orgueil: je le plains.

"Mais il a combattu vaillamment son sang a coulé par mille blessures, il est mort comme un grand guerrier: que son nom reste à jamais dans le cœur et dans l'esprit des braves de sa tribu!"

Le comte avait écouté jusqu'au bout cette oraison funèbre, prononcée d'un ton grave et solennel par la reine profondément attristée.

— Cessez, lui dit-il, de regretter la mort de votre frère.

"Cet intrépide guerrier vit.

"Mes médecins l'ont nourri de ses nombreuses blessures.

"Il est mon prisonnier.

"Tout à l'heure il sera devant vous.

"C'est lui que je viens de faire appeler."

À cette nouvelle, la reine eut un tressaillement de joie.

Son visage s'éclaira d'un sourire de bonheur.

Puis à ce premier mouvement succéda soudain une vague tristesse qui surprit le comte.

— Vous êtes généreux, dit la reine.

"J'espère que mon frère a oublié sa haine contre les Visages-Pâles.

Ces derniers mots expliquaient sans doute cet air soucieux qui avait succédé à un premier élan joyeux.

La reine craignait de voir son traité d'alliance compromis par la présence de son frère.

Les sachems, eux, en apprenant que l'Aigle-Bleu vivait, avaient manifesté leur satisfaction en jetant trois grands cris et en agitant au vent les queues de renard qui ornaient leurs manteaux de peaux.

Bientôt un murmure général se fit entendre.

L'Aigle-Bleu, escorté de quatre trappeurs, sortait de l'enceinte du camp et s'approcha d'un pas lent et solennel.

Il était sans armes, mais revêtu de son grand costume de guerre.

Quand il se trouva en présence de la reine sa sœur, il échangea avec elle le salut indien; puis, s'adressant au comte, il lui dit avec autant d'emphase que de fierté:

— Le chef pâle a fait venir son prisonnier.